

en tant que notre péché est contraire à sa sainteté et à sa justice; et en ce sens, chrétiens, comme ses divines perfections sont infiniment éloignées de la créature, l'injure qu'il reçoit de nous, quoiqu'elle soit d'une audace extrême, ne porte pas son coup, ne fait pas une impression si prochaine, ne le touche pas de si près. Mais ce Dieu, qui est si fort éloigné de nous par toutes ses autres qualités, entre avec nous en société, s'égale et se mesure avec nous par les tendresses de son amour, par les pressements de sa miséricorde, qui attire à soi notre cœur. Comme donc c'est par cette voie qu'il s'efforce d'approcher de nous, l'injure que nous lui faisons en contrariant son amour, porte coup immédiatement sur lui-même; et l'insulte en retombe, si je l'ose dire, et fait son impression sur le front propre d'un Dieu approchant de nous, qui s'avance, s'il m'est permis de parler ainsi. Mais il faut bien, ô grand Dieu, que vous permettiez aux hommes de parler de vous comme ils l'entendent, et d'exprimer comme ils peuvent ce qu'ils ne peuvent assez exprimer comme il est.

C'est ce qui s'appelle dans les Écritures, selon l'expression de l'apôtre en l'épître aux Ephésiens, affliger et contrister l'Esprit de Dieu : *Nolite contristare Spiritum sanctum Dei, in quo signati estis* : « N'attristez pas l'Esprit saint de Dieu, dont vous avez été marqué comme d'un sceau. Car cette affliction du Saint-Esprit ne marque pas tant l'injure qui est faite à sa sainteté par notre injustice, que l'extrême violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustrée par notre résistance opiniâtre : c'est là, dit le saint apôtre, ce qui afflige le Saint-Esprit, c'est-à-dire, l'amour de Dieu opérant en nous pour gagner nos cœurs. Dieu est irrité contre les démons; mais comme il ne demande plus leur affection, il n'est plus contristé par leur révolte. C'est à un cœur chrétien qu'il veut faire sentir ses tendresses; c'est dans un cœur chrétien qu'il veut trouver la correspondance, et ce n'est que d'un cœur chrétien que peut sortir le rebut qui l'afflige et qui le contriste. Mais gardons-nous bien de penser que cette tristesse de l'Esprit de Dieu soit semblable à celle des hommes : cette tristesse de l'Esprit de Dieu signifie un certain dégoût, qui fait que les hommes ingrats lui sont à charge, et croyons que l'apôtre nous veut exprimer un certain zèle de justice, mais zèle pressant et violent qui anime un Dieu méprisé contre un cœur ingrat, et qui lui fait appesantir sa main et précipiter sa vengeance. Voilà, mes frères, deux effets terribles de cet amour méprisé : mais que veut dire ce poids, et d'où vient cette promptitude? il faut tâcher de le bien entendre.

<sup>1</sup> Ephes. IV, 30.

Je veux donc dire, mes frères, que l'amour de Dieu indigné par le mépris de ses grâces, appuie la main sur un cœur rebelle avec une efficacité extraordinaire. L'Écriture, toujours puissante pour exprimer fortement les œuvres de Dieu, nous explique cette efficacité par une certaine joie qu'elle fait voir dans le cœur d'un Dieu pour se venger d'un ingrat : ce qui se fait avec joie, se fait avec application. Mais, chrétiens, est-il possible que cette joie de punir se trouve dans le cœur d'un Dieu, source infinie de bonté? Oui, sans doute, quand il y est forcé par l'ingratitude; car écoutez ce que dit Moïse au chapitre vingt-huitième du Deutéronome : « Comme le Seigneur s'est réjoui vous accroissant, vous bénissant, vous faisant du bien, il se réjouira de la même sorte, en vous ruinant, en vous ravageant, en vous accablant : » *Sicut ante lætatus est Dominus super vos, bene vobis faciens, vosque multiplicans; sic lætabitur disperdens vos atque subvertens*. Quand son cœur s'est épanché en nous bénissant, il a suivi sa nature et son inclination bienfaisante : mais nous l'avons contristé, mais nous avons affligé son Saint-Esprit, et nous avons changé la joie de bien faire en une joie de punir; et il est juste qu'il répare la tristesse que nous avons donnée à son Saint-Esprit, par une joie efficace, par un triomphe de son cœur, par un zèle de sa justice à venger notre ingratitude.

Justement, certes justement; car il sait ce qui est dû à son amour victorieux, et il ne laisse pas ainsi perdre ses grâces. Non : elles ne périssent pas, ces grâces rebutées, ces grâces dédaignées, ces grâces frustrées; il les rappelle à lui-même, il les ramasse en son propre sein, où sa justice les tourne toutes en traits pénétrants, dont les cœurs ingrats sont percés. C'est là, messieurs, cette justice dont je vous parlais tout à l'heure; justice du Nouveau Testament, qui s'applique par le sang, par la bonté même et par les grâces infinies d'un Dieu rédempteur : justice d'autant plus terrible que tous ses coups de foudre sont des coups de grâces.

C'est ce que prévoyait en esprit le prophète Jérémie, lorsqu'il a dit ces paroles : Fuyons, fuyons bien loin « devant la colère de la colombe, devant le glaive de la colombe : » *A facie iræ columbæ.....a facie gladii columbæ* ! Et nous voyons dans l'Apocalypse les réprouvés qui s'écrient : « Montagnes, tombez sur nous, et mettez-nous à couvert de la face et de la colère de l'Agneau : » *Cadite super nos et abscondite*

<sup>1</sup> Deut. XXVIII, 63.

<sup>2</sup> Jerem. XXV, 38; XLVI, 16.

nos... *ab ira Agni* ! Ce qui les presse, ce qui les accable, ce n'est pas tant la face du Père irrité; c'est la face de cette colombe tendre et bienfaisante qui a gémi tant de fois pour eux, qui les a toujours appelés par les soupirs de sa miséricorde; c'est la face de cet Agneau qui s'est immolé pour eux, dont les plaies ont été pour eux une vive source de grâces. Car d'où pensez-vous que sortent les flammes qui dévorent les chrétiens ingrats? de ses autels, de ses sacrements, de ses plaies, de ce côté ouvert sur la croix pour nous être une source d'amour infini : c'est de là que sortira l'indignation; de là la juste fureur, et d'autant plus implacable qu'elle aura été détrempee dans la source même des grâces : car il est juste et très-juste que tout et les grâces mêmes tournent en amertume à un cœur ingrat. O poids des grâces rejetées, poids des bienfaits méprisés, plus insupportables que les peines mêmes; ou plutôt et pour dire mieux, accroissement infini dans les peines! Ah! mes frères, que j'appréhende que ce poids ne tombe sur vous, et qu'il n'y tombe bientôt!

Et en effet, chrétiens, si la grâce refusée aggrave le poids des supplices, elle en précipite le cours : car il est bien juste et bien naturel qu'un cœur épuisé par l'excès de son abondance, fasse tarir la source des grâces pour ouvrir tout à coup celle des vengeances; et il faut, avant que de finir, prouver encore en un mot cette vérité.

Dieu est pressé de régner sur nous; car à lui, comme vous savez, appartient le règne, et il doit à sa grandeur souveraine de l'établir promptement. Il ne peut régner qu'en deux sortes, ou par sa miséricorde, ou par sa justice : il règne sur les pécheurs convertis par sa sainte miséricorde; il règne sur les pécheurs condamnés par sa juste et impitoyable vengeance. Il n'y a que ce cœur rebelle qu'il presse et qui lui résiste, qu'il cherche et qui le fuit, qu'il touche et qui le méprise, sur lequel il ne règne ni par sa bonté, ni par sa justice, ni par sa grâce, ni par sa rigueur : il n'y souffre que des rebuts plus indignes que ceux des Juifs dont il a été le jouet.

Ah! ne vous persuadez pas que sa toute-puissance endure longtemps ce malheureux interrègne. Non, non, pécheurs, ne vous trompez pas, le royaume de Dieu approche : *Appropinquavit* : il faut qu'il y règne sur nous par l'obéissance à sa grâce, ou bien il y régnera par l'autorité de sa justice : plus sont grandes les grâces que vous méprisez, plus la vengeance est prochaine. Saint Jean commençant sa prédication pour annoncer

<sup>1</sup> Apoc. VI, 16.

<sup>2</sup> Matth. III, 2.

le Sauveur, dénonçait à toute la terre que la colère allait venir, que le royaume de Dieu allait s'approcher; tant la grâce et la justice sont inséparables. Mais quand ce divin Sauveur commence à paraître, il ne dit point qu'il approche, ni que la justice s'avance; mais écoutez comme il parle : « La cognée est déjà, dit-il, à la racine de l'arbre : » *Jam securis ad radicem arborum posita est* ! Oui, la colère approche toujours avec la grâce; la cognée s'applique toujours par le bienfait même; et la sainte inspiration, si elle ne nous vivifie, elle nous tue.

### TROISIÈME SERMON

POUR LE JEUDI

#### DE LA SEMAINE DE LA PASSION,

PRÊCHÉ A LA COUR.

#### SUR L'INTÉGRITÉ DE LA PÉNITENCE.

Trois caractères opposés des véritables et des fausses conversions. Feintes douleurs par lesquelles le pécheur trompe les autres; douleurs imparfaites par lesquelles il s'impose à lui-même : causes profondes d'une séduction si subtile. Confusion nécessaire à un vrai pénitent : quelle est cette confusion : pourquoi est-elle dure au pécheur. Comment les pécheurs superbes et indociles cherchent à se débarrasser de la honte qu'ils méritent : inutilité de tous leurs faux prétextes. Qui sont ceux qui doivent entrer plus profondément dans cet état de confusion. Remèdes nécessaires pour conserver la grâce de la pénitence : combien ils sont méprisés ou négligés.

Stans retro secus pedes ejus, lacrymis coepit rigare pedes ejus.

Madeleine se jetant aux pieds de Jésus, commença à les laver de ses larmes. Luc. VII, 38.

Est-ce une chose croyable que l'esprit de séduction soit si puissant dans les hommes, que non-seulement ils se plaisent à tromper les autres, mais qu'ils se trompent eux-mêmes, que leurs propres pensées les déçoivent, que leur propre imagination leur impose? Il est ainsi, chrétiens, et cette erreur paraît principalement dans l'affaire de la pénitence.

Il y a de certains pécheurs que leurs plaisirs engagent, et cependant que leur conscience inquiète; qui ne peuvent ni approuver ni changer leur vie; qui n'ont nulle complaisance pour la loi de Dieu, mais que ses menaces étonnent souvent et les jettent dans un trouble inévitable qui les incommode. Ce sont ceux-là, chrétiens, qui se confessent sans utilité, qui font par coutume un amusement sacrilège du sacrement de la pénitence; semblables à ces malades faibles d'esprit et de corps, qui, ne pouvant jamais se résoudre ni à quitter les remèdes ni à les prendre de bonne

<sup>1</sup> Matth. III, 10.

foi, se jettent dans les pratiques d'une médecine qui les tue. C'est une semblable illusion qui nous fait voir tous les jours tant de fausses conversions, tant de pénitences trompeuses, qui, bien loin de délier les pécheurs, les chargent de nouvelles chaînes. Mais j'espère que Madeleine, ce modèle de la pénitence, dissipera aujourd'hui ces fantômes de pénitents, et amènera au Sauveur des pénitents véritables. Implorons pour cela le secours d'en haut par les prières de la sainte Vierge.

Le cœur de Madeleine est brisé, son visage tout couvert de honte, son esprit profondément attentif dans une vue intime de son état, et dans une forte réflexion sur ses périls. La douleur immense qui la presse, fait qu'elle court au médecin avec sincérité; la honte qui l'accompagne, fait qu'elle se jette à ses pieds avec soumission; la connaissance de ses dangers fait qu'elle sort d'entre ses mains avec crainte, et qu'elle n'est pas moins occupée des moyens de ne tomber plus, que de la joie d'avoir été si heureusement et si miséricordieusement relevée.

De là, messieurs, nous pouvons apprendre trois dispositions excellentes, sans lesquelles la pénitence est infructueuse. Avant que de confesser nos péchés, nous devons être affligés de nos désordres; en confessant nos péchés, nous devons être honteux de nos faiblesses; après avoir confessé nos péchés, nous devons être encore étonnés de nos périls et de toutes les tentations qui nous menacent.

Ames captives du péché, mais que les reproches de vos consciences pressent de recourir au remède, Jésus a soif de votre salut: il vous attend avec patience dans ces tribunaux de miséricorde que vous voyez érigés de toutes parts à l'entour de ses saints autels; mais il faut en approcher avec un cœur droit. Plusieurs ont une douleur qui ne les change pas, mais qui les trompe; plusieurs ont une honte qui veut qu'on la flatte, et non pas qu'on l'humilie; plusieurs cherchent dans la pénitence d'être déchargés du passé, et non pas d'être fortifiés pour l'avenir: ce sont les trois caractères de fausses conversions. La véritable pénitence a trois sentiments opposés: devant la confession, sa douleur lui fait prendre toutes les résolutions nécessaires; et dans la confession, sa honte lui fait subir toutes les humiliations qui lui sont dues; et après la confession, sa prévoyance lui fait embrasser toutes les précautions qui lui sont utiles: et c'est le sujet de ce discours.

## PREMIER POINT.

Plusieurs frappent leur poitrine, plusieurs di-

sent de bouche et pensent quelquefois dire de cœur ce *Peccavi* tant vanté, que les pécheurs trouvent si facile. Judas l'a dit devant les pontifes; Saül l'a dit devant Samuel; David l'a dit devant Nathan: mais des trois il n'y en a qu'un qui l'ait dit d'un cœur véritable. Il y a de feintes douleurs par lesquelles le pécheur trompe les autres, il y a des douleurs imparfaites par lesquelles le pécheur s'impose à lui-même; et je pense qu'il n'y a aucun tribunal devant lequel il se dise plus de faussetés, que devant celui de la pénitence.

Le roi Saül, repris hautement par Samuel le prophète d'avoir désobéi à la loi de Dieu, confesse qu'il a péché: « J'ai péché, dit-il, grand prophète, en méprisant vos paroles et les paroles du Seigneur; mais honorez-moi devant les grands et devant mon peuple, et venez adorer Dieu avec moi: » *Peccavi; sed nunc honora me coram senioribus populi mei et coram Israel*. Honorez-moi devant le peuple; c'est-à-dire, Ne me traitez pas comme un réprouvé, de peur que la majesté ne soit ravilie. C'est en vain qu'il dit: J'ai péché; sa douleur, comme vous voyez, n'était qu'une feinte et une adresse de sa politique. Ah! que la politique est dangereuse, et que les grands doivent craindre qu'elle ne se mêle toujours trop avant dans le culte qu'ils rendent à Dieu! elle est de telle importance, que les esprits sont tentés d'en faire leur capital et leur tout. Il faut de la religion pour attirer le respect des peuples: prenez garde, ô grands de la terre, que cette pensée n'ait trop de part aux actes de piété et de pénitence que vous pratiquez. Il est de votre devoir d'édifier les peuples; mais Dieu ne doit pas être frustré de son sacrifice, qui est un cœur contrit véritablement et affligé de ses crimes.

Mais je vous ai dit, chrétiens, qu'il y a encore une tromperie plus fine et plus délicate, par laquelle le pécheur se trompe lui-même. O Dieu! est-il bien possible que l'esprit de séduction soit si puissant dans les hommes, que non-seulement ils trompent les autres, mais que leurs propres pensées les déçoivent? Il n'est que trop véritable. Non-seulement, dit Tertullien, nous imposons à la vue des autres, « mais même nous jouons « notre conscience, » *nostram quoque conscientiam ludimus*<sup>1</sup>. Oui, messieurs, il y a deux hommes dans l'homme, aussi inconnus l'un à l'autre que seraient deux hommes différents: il y a deux cœurs dans le cœur humain, l'un ne sait pas les pensées de l'autre; et souvent, pendant que l'un se plaît au péché, l'autre contrefait

<sup>1</sup> I. Reg. xv, 30.

<sup>2</sup> Ad Nation. lib. I, n° 16.

si bien le pénitent, que l'homme lui-même ne se connaît pas, « qu'il ment, dit saint Grégoire, « à son propre esprit et à sa propre conscience: » *Sæpe sibi de se mens ipsa mentitur*<sup>1</sup>. Mais il faut expliquer ceci, et exposer à vos yeux ce mystère d'iniquité.

Le grand pape saint Grégoire nous en donnera l'ouverture par une excellente doctrine, dans la troisième partie de son Pastoral. Il remarque judicieusement, à son ordinaire, que comme Dieu, dans la profondeur de ses miséricordes, laisse quelquefois dans ses serviteurs des désirs imparfaits du mal, pour les enraciner dans l'humilité; aussi l'ennemi de notre salut, dans la profondeur de ses malices, laisse naître souvent dans les pécheurs un amour imparfait de la justice, qui ne sert qu'à nourrir leur présomption. Voici quelque chose de bien étrange, et qui nous doit faire admirer les terribles jugements de Dieu. Ce grand Dieu, par une conduite impénétrable, permet que ses élus soient tentés, qu'ils soient attirés au mal, qu'ils chancellent même dans la droite voie: ils croient assez souvent que leur volonté leur est échappée, et il les affermit par leur faiblesse; et quelquefois il permet aussi que les pécheurs se sentent attirés au bien, qu'ils semblent même y donner les mains, qu'ils vivent tranquilles et assurés, et, par un juste jugement, c'est leur propre assurance qui les précipite. Qui ne tremblerait devant Dieu? qui ne redouterait ses conseils? Par un conseil de sa miséricorde, le juste se croit pécheur, et il s'humilie; et par un conseil de sa justice, le pécheur se croit juste, et il s'enfle et il marche sans crainte, et il périt sans ressource. Ainsi le malheureux Balaam, admirant les tabernacles des justes, s'écrie comme touché de l'esprit de Dieu: « Que mon âme meure de la mort des justes<sup>2</sup>! » Est-il rien de plus pieux que ce sentiment? mais après avoir prononcé leur mort bienheureuse, il donne aussitôt après des conseils pernicieux contre leur vie: « ce sont les profonds deurs de Satan; » *altitudines Satanae*<sup>3</sup>, comme les appelle saint Jean dans l'Apocalypse. Tremblez donc, tremblez, ô pécheurs, qu'une douleur imparfaite n'impose à vos consciences; et que « comme il arrive souvent que les bons ressentent « innocemment l'attrait du péché, auquel ils craignent d'avoir consenti, ainsi vous ne ressentiez en « vous-mêmes un amour infructueux de la pénitence, auquel vous croyez faussement vous être « rendus: » *Ita plerumque mali inutiliter compunguntur ad justitiam, sicut plerumque boni*

*innocie tentantur ad culpam*, dit excellemment saint Grégoire<sup>1</sup>.

Que veut dire ceci, chrétiens? quelle est la cause profonde d'une séduction si subtile? Il faut tâcher de la pénétrer pour appliquer le remède, et attaquer le mal dans sa source. Pour l'entendre, il faut remarquer que les saintes vérités de Dieu et la crainte de ses jugements font deux effets dans les âmes; elles les chargent d'un poids accablant, elles les remplissent de pensées importunes: voici, messieurs, la pierre de touche. Ceux qui veulent se décharger de ce fardeau ont la douleur véritable; ceux qui ne songent qu'à se défaire de ces pensées ont une douleur trompeuse. Ah! je commence à voir clair dans l'abîme du cœur humain: ne craignons pas d'entrer jusqu'au fond à la faveur de cette lumière.

Par exemple, il y a de certaines âmes à qui l'enfer fait horreur au milieu de leurs attaches criminelles, et qui ne peuvent supporter la vue de la main de Dieu armée de ses foudres contre les pécheurs impénitents. Ce sentiment est salutaire; et pourvu qu'on le pousse où il doit aller, il dispose puissamment les cœurs à la grâce de la pénitence. Mais voici la séduction: l'âme troublée et malade, mais qui ne sent sa maladie que par son trouble, songe au trouble qui l'incommode, plutôt qu'au mal qui la presse; cet aveuglement est étrange: mais si vous avez jamais rencontré de ces malades fâcheux qui s'emportent contre un médecin qui veut arracher la racine du mal, et qui ne lui demandent autre chose sinon qu'il apaise la douleur, vous avez vu quelque image des malheureux dont je parle. La fête avertit tous les chrétiens d'approcher des saints sacrements; s'en éloigner dans un temps si saint, c'est se condamner trop visiblement. Et en effet, chrétiens, cet éloignement est horrible; la conscience en est inquiète, et en fait hautement ses plaintes: plusieurs ne sont pas assez endurcis pour mépriser ces reproches, ni assez forts pour oser rompre leurs liens trop doux et leurs engagements trop aimables; ils songent au mal sensible, et ils négligent le mal effectif: ils pensent à se confesser pour apaiser les murmures et non pour guérir les plaies de leur conscience; et moins pour se décharger du fardeau qui les accable, que pour se délivrer promptement des pensées qui les importunent: c'est ainsi qu'ils se disposent à la pénitence.

On a dit à ces pécheurs, on leur a prêché qu'il faut regretter leurs crimes, et ils cherchent leurs regrets dans leurs livres; ils y prennent leur acte de contrition, ils tirent de leur mémoire les pa-

<sup>1</sup> Pastor. part. I, cap. IX, t. II, col. 9.

<sup>2</sup> Num. xxiii, 8, 10.

<sup>3</sup> Apoc. II, 24.

<sup>1</sup> Pastor. part. III, cap. xxx, t. II, col. 87.

roles qui l'expriment, ou l'image des sentiments qui le forment, et ils les appliquent, pour ainsi dire, sur leur volonté, et ils pensent être contrits de leurs crimes : ils se jouent de leur conscience pour se rendre agréables à Dieu. Il ne suffit pas, chrétiens, de tirer de son esprit, comme par machine, des actes de vertu forcés, ni des directions artificielles. La douleur de la pénitence doit naître dans le fond du cœur, et non pas être empruntée de l'esprit ni de la mémoire : elle ne ressemble pas à ces eaux que l'on fait jouer par machines et par artifice ; c'est un fleuve qui coule de source, qui se déborde, qui arrache, qui déracine, qui noie tout ce qu'il trouve : elle fait un saint ravage qui détruit le ravage qu'a fait le péché ; aucun crime ne lui échappe : elle ne fait pas comme Saül, qui, massacrant les Amalécites, épargne ceux qui lui plaisent.

Il y a souvent dans le cœur des péchés que l'on sacrifie, mais il y a le péché chéri ; quand il le faut égorger, le cœur soupire en secret, et ne peut plus se résoudre : la douleur de la pénitence le perce et l'extermine sans miséricorde. Elle entre dans l'âme comme un Josué dans la terre des Philistins ; il détruit, il renverse tout : ainsi la contrition véritable. Et pourquoi cette sanglante exécution ? c'est qu'elle craint la componction d'un Judas, la componction d'un Antiochus, la componction d'un Balaam, componctions fausses et hypocrites, qui trompent la conscience par l'image d'une douleur superficielle. La douleur de la pénitence a entrepris de changer Dieu ; mais il faut auparavant changer l'homme, et Dieu ne se change jamais que par l'effort de ce contre-coup. Vous craignez la main de Dieu et ses jugements, c'est une sainte disposition ; le saint concile de Trente veut aussi que cette crainte vous porte à détester tous vos crimes<sup>1</sup>, à vous affliger de tous vos excès, à haïr de tout votre cœur votre vie passée : il faut que vous gémissiez de vous voir dans un état si contraire à la justice, à la sainteté, à l'immense charité de Dieu, à la grâce du christianisme, à la foi donnée, à la foi reçue, au traité de paix solennel que vous avez fait avec Dieu par Jésus-Christ ; il faut que vous renonciez simplement et de bonne foi à tous les autres engagements, à toutes les autres alliances, à toutes les paroles données contre vos premières obligations. Le faisons-nous, chrétiens ? nous le disons à nos confesseurs ; mais nos œuvres diront bientôt le contraire.

« Ah ! que ceux-là sont heureux, dit le saint « Psalmiste<sup>2</sup>, dont les péchés sont couverts ! » C'est, messieurs, la douleur de la pénitence, qui

<sup>1</sup> Sess. XIV, de Pœnit. cap. IV, de Contr. et Can. V.  
<sup>2</sup> Ps. XXXI, 1.

couvre à Dieu nos péchés. Mais que j'appréhende que nous ne soyons de ces pénitents dont Isaïe a dit ces mots : « Ils n'ont tissu, dit ce saint « prophète, que des toiles d'araignée : » *Telas araneæ texuerunt ... telæ eorum non erunt in vestimentum, neque operientur operibus suis : opera eorum opera inutilia... cogitationes eorum cogitationes inutiles* : « leurs toiles ne leur « serviront pas de vêtement, leurs œuvres ne les « couvriront pas ; car leurs pensées sont des pensées vaines, et leurs œuvres, des œuvres inutiles. » Voilà une peinture trop véritable de notre pénitence ordinaire. Chrétiens, rendons-nous capables de présenter au Sauveur Jésus de dignes fruits de pénitence, ainsi qu'il nous l'ordonne dans son Évangile, non des désirs imparfaits, mais des résolutions déterminées, non des feuilles que le premier tourbillon emporte, ni des fleurs que le soleil dessèche. Pour cela brisons devant lui nos cœurs, et brisons-les tellement que tout ce qui est dedans soit anéanti ! « Brisons, dit saint Augustin, ce cœur impur, afin que Dieu crée en nous « un cœur sanctifié : » *Ut creetur mundum cor, conteratur immundum*<sup>2</sup>. Si nous sommes en cet état, courons, messieurs, avec foi au tribunal de la pénitence ; portons-y notre douleur, et tâchons de nous y revêtir de confusion.

#### DEUXIÈME POINT.

C'est une règle de justice que l'équité même a dictée, que le pécheur doit rentrer dans son état pour se rendre capable d'en sortir. Le véritable état du pécheur, c'est un état de confusion et de honte ; car il est juste et très-juste que celui qui fait mal soit confondu ; que celui qui a trop osé soit couvert de honte ; que celui qui est ingrat n'ose paraître ; enfin que le pécheur soit déshonoré, non-seulement par les autres, mais par lui-même, par la rougeur de son front, par la confusion de sa face, par le tremblement de sa conscience. Le pécheur est sorti de cet état, quand il a paru dans le monde la tête élevée, avec toute la liberté d'un front innocent. Il est juste qu'il rentre dans sa confusion : c'est pourquoi toutes les Écritures lui ordonnent de se confondre. *Confundimini, confundimini, domus Israel*<sup>3</sup> : « Confondez-vous, confondez-vous, maison d'Israël, » parce que vous avez péché devant le Seigneur.

Pour bien comprendre cette vérité, disons avant toutes choses ce que c'est que la confusion, et pourquoi elle est due aux pécheurs. La confusion, chrétiens, est un jugement équitable rendu

<sup>1</sup> Is. LIX, 5, 6, 7.

<sup>2</sup> Serm. XIX, n° 3, t. V, col. 103.

<sup>3</sup> Ezech. XXXVI, 32.

par la conscience, par lequel le pécheur ayant violé ce qu'il y a de plus saint, méprisé ce qu'il y a de meilleur, trahi ce qu'il y a de mieux faisant, est jugé indigne de paraître. Quel est le motif de cet arrêt ? c'est que le pécheur s'étant élevé contre la vérité même, contre la justice même, contre l'être même qui est Dieu ; dans son empire, à la face de ses lois, et parmi ses bienfaits : il mérite de n'être plus, et à plus forte raison de ne plus paraître. C'est pourquoi sa propre raison lui dénonce qu'il devrait se cacher éternellement, confondu par ses ingratitude, et afin de lui ôter cette liberté de paraître, elle va imprimer au dehors dans la partie la plus visible, la plus éminente, la plus exposée, sur le visage, sur le front même : non point à la vérité par un fer brûlant, mais par le sentiment de son crime comme par une espèce de fer brûlant, une rougeur qui le déshonore et qui le flétrit ; elle va, dis-je, imprimer je ne sais quoi de déconcerté, qui le défait aux yeux des hommes et à ses propres yeux : marque certaine d'un esprit troublé, d'un courage tremblant, d'un cœur inquiet, d'une conscience convaincue.

Le pécheur superbe et indocile ne peut souffrir cet état de honte, et il s'efforce d'en sortir. Pour cela, ou bien il cache son crime, ou il excuse son crime, ou il soutient hardiment son crime : il le cache comme un hypocrite ; il l'excuse comme un orgueilleux ; il le soutient comme un effronté. C'est ainsi qu'il sort de son état, et qu'il usurpe impudemment à la face du ciel et de la terre les privilèges de l'innocence : c'est ainsi qu'il tâche d'éviter la honte ; le premier par l'obscurité de son action, le second par les artifices de ses vains prétextes, le dernier par son impudence. Ainsi au jugement dernier sera rendue aux pécheurs, à la face de tout l'univers, l'éternelle confusion qu'ils ont si bien méritée : là tous ceux qui se sont cachés seront découverts ; là tous ceux qui se seront excusés seront convaincus ; là tous ceux qui étaient si fiers et si insolents dans leurs crimes seront abattus et atterrés.

Voici l'oracle de la justice qui lui crie : Rentre en toi-même, pécheur, rentre en ton état de honte ; tu veux cacher ton péché, et Dieu t'ordonne de le confesser : tu veux excuser ton péché ; et bien loin d'écouter ces vaines excuses, Dieu t'ordonne d'en exposer toutes les circonstances aggravantes : tu oses soutenir ton péché, et Dieu t'ordonne de te soumettre à toutes les humiliations qu'il a méritées : « Confonds-toi, confonds-toi, dit le Seigneur, et porte ton ignominie : » *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam*<sup>1</sup>.

Ne vous plaît-il pas, chrétiens, que nous mettions dans un plus grand jour ces importantes

vérités ? Ce pécheur, cette pécheresse, pour éviter de se cacher, tâche plutôt de cacher son crime sous le voile de la vertu, ses trahisons et ses perfidies sous le titre de la bonne foi, ses prostitutions et ses adultères sous l'apparence de la modestie. Il faut qu'il vienne rougir non-seulement de son crime caché, mais de son honnêteté apparente ; il faut qu'il vienne rougir de ce qu'ayant assez reconnu le mérite de la vertu pour la vouloir faire servir de prétexte, il ne l'a pas assez honorée pour la faire servir de règle : il faut qu'il vienne rougir d'avoir été si timide que de ne pouvoir soutenir les yeux des hommes, et toutefois si hardi et si insensé que de ne craindre pas la vue de Dieu : *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam* : « Confonds-toi donc, ô pécheur, « et porte ton ignominie. »

Mais ce pécheur qui cache aux autres ses désordres, voudrait se les pouvoir cacher à lui-même ; il cherche toujours quelque appui fragile, sur lequel il puisse rejeter ses crimes : il en accuse les étoiles, dit saint Augustin<sup>1</sup> : Ah ! je n'ai pu vaincre mon tempérament : il en accuse la fortune, c'est-à-dire, une rencontre imprévue : il en accuse le démon : J'ai été tenté trop violemment : il fait quelque chose de plus, il demande qu'on lui enseigne les voies détournées, où il puisse se sauver avec ses vices, et se convertir sans changer son cœur : « Il dit, remarque Isaïe, à ceux qui « regardent : Ne regardez pas ; et à ceux qui sont « préposés pour voir : Ne voyez pas pour nous ce « qui est droit ; dites-nous des choses qui nous « plaisent, trompez-nous par des erreurs agréables : » *Qui dicunt videntibus : Nolite videre ; et aspicientibus : Nolite aspicere nobis ea quæ recta sunt ; loquimini nobis placencia, videte nobis errores*<sup>2</sup>. « Otez-moi cette voie, elle est « trop droite ; ôtez-moi ce sentier, il est trop étroit : » *Auferte a me viam, declinate a me semitam*<sup>3</sup>. Ainsi, par une étrange illusion ; au lieu que la conversion véritable est que le méchant devienne bon, et que le pécheur devienne juste, il imagine une autre espèce de conversion, où le mal se change en bien, où le crime devienne honnête, où la rapine devienne justice ; et si la conscience ose murmurer contre ses vaines raisons, il la bride, il la tient captive, il lui impose silence. *Ergo et tu confundere* : « Viens te confondre, ô pécheur : » viens, viens au tribunal de la pénitence, pour y porter ton ignominie, non-seulement celle qui mérite l'horreur de tes crimes, mais celle qu'y doit ajouter la hardiesse insensée de tes excuses. Car est-il rien de plus honteux que de manquer

<sup>1</sup> In Ps. CXL, t. IV, col. 1567, 1568.

<sup>2</sup> Is. XXX, 10.

<sup>3</sup> S. XXX, 11.